

Université des frères Mentouri
Faculté des Lettres et Langues
Département de Lettres et Langue françaises

MASTER

Littérature générale et comparée

Module

Littérature maghrébine d'expression française

Master 1^{ère} Année

Enseignant : M Zeghnouf Chafik

Année Universitaire 2019/ 2020

Littérature maghrébine d'expression française

1- Le contexte d'émergence

Pour comprendre la spécificité de la littérature maghrébine d'expression française, il faut la replacer dans son politique, culturel et intellectuel d'émergence. On ne peut aborder la littérature maghrébine en occultant la langue d'écriture. Car Les écrivains maghrébins francophones - les Algériens d'abord puis les Marocains et les Tunisiens -, ont eu à affronter une situation paradoxale : exprimer leur imaginaire dans la langue du colonisateur et ne pas pouvoir « s'émanciper » de cette langue car elle était devenue leur langue de formation écrite.

Cette littérature s'inscrit dans un contexte socio-historique et colonial tumultueux à son début comme une parole des écrivains autochtones devant contrer le discours idéologique véhiculé par la littérature coloniale. Elle est née dans le « contre-sillage » de certaines œuvres de la littérature française, émanant des écrivains français d'Afrique du nord. Aussi elle peut être appréhendée comme un discours porté contre un autre discours, empruntant les mots de l'autre pour les lui renvoyer dans un acte à la fois de dénonciation et d'affirmation de soi.

La littérature d'avant 1945, née dans le premier quart du XXe siècle, s'insère dans le cadre de l'assimilation. Cette littérature est animée par des personnalités algériennes au statut privilégié dans le système colonial, tel que :

- **Cherif kadi : Terre d'islam, 1929, lieutenant-colonel de l'armée française ;**
- **Hadj Hamou Abdelkader : Zohra la femme du mineur, 1925, Kadi de Miliana**
- **Chukri khodja : Mamoun, 1929, El Euldj, captif des barbaresques, 1930, fils de famille de notables d'Alger**
- **Ould cheikh : Myriam dans les palmes, 1936, fils d'agha**

Tous ont la même approche du phénomène colonial : acceptation du fait accompli et affirmation de soi doublée d'une remise en cause du système.

Les années 20 marquent chez les algériens colonisés « la reprise historique » par une revendication de l'instruction française comme armé d'émancipation. Seulement l'utilisation

de la langue française génère une ambiguïté. D'un côté l'écrivain algérien se fait entendre du colonisateur et de l'autre, il met sous tutelle sa production.

En effet, conscient de leur intrusion dans un monde qui ne leur appartient pas, les écrivains, notamment algériens, prenaient soin de se faire parrainer. D'où l'importance de préface ou se lisait leur sujétion. Leur dépendance des structures d'Édition et de diffusion les poussait à faire acte d'allégeance à l'idéologie dominante à travers des préfaces, des dédicaces, des avant-propos, des exergues. Une des marques de cette littérature du début de siècle est l'importance des propos liminaires. D'emblée, l'auteur exhibe les signes de reconnaissance.

Dans le texte lui-même, se développe un discours, parfois long, qui est l'écho d'un discours extérieur dominant ventant l'ordre colonial et les bienfaits de la civilisation.

C'est pourquoi la réception critique de cette production est divisée entre ceux qui y voient une littérature de l'assimilation et ceux qui la classent dans la littérature de la résistance.

Ex :

El Euldj, captif des barbaresques, 1930, de Chukri Khodja montre l'impossibilité de l'assimilation d'un chrétien à l'islam au XVI^e siècle. El Euldj prénom pris par ce chrétien converti, signifie « renégat ». Le roman fait le procès du discours assimilationniste. En fait, il inverse les rôles. Bernard Ledieux, chrétien fait prisonnier par les corsaires de la Régence, se convertit à l'Islam pour échapper à sa condition d'esclave. Omar Lediousse, El-Euldj (le renégat), épouse Zineb, la fille de son ancien maître Baba Hadji, mais il trouve des difficultés à s'assimiler ; alors que son fils est devenu muphti. El-Euldj sombre dans la folie. Chukri Khodja renvoie aux Français l'histoire d'un échec.

2 - La littérature de 1945-1965

Le 8 mai 1945 marque la fin de l'assimilation et le début d'une nouvelle littérature, différente de la précédente par la force de revendication. Cette littérature est née dans un contexte politique et social bien précis : l'après-guerre qui est marquée non seulement par la misère de plus en plus grande des colonisés, mais surtout par le sentiment de frustration de ces colonisés. L'Algérien a, à un moment donné, cru à ce vent de liberté apporté par les américains. Mais cette liberté n'était pas réservée aux colonisés. Alors que le 8 mai en France, on fêtait la libération, en Algérie, on massacrait la population qui réclamait une part de cette libération.

De leurs côtes, les partis nationalistes avaient des revendications de plus en plus précises : l'indépendance de leur pays. Et c'est dans ce contexte que se développe une littérature de combat qui passe par une phase d'affirmation de soi et de reconnaissance et une phase de combat. Aussi deux moments structurent cette littérature :

- le dévoilement et l'affirmation de soi 1945-1954
- le combat et l'exclusion de l'autre. 1954-1962

On identifie cette période comme ethnographique et de combat, surtout, avec les romans de Mouloud Feraoun : *Le Fils du pauvre* 1950, *La Terre et le Sang*, 1953. Mouloud Mammeri : *La Colline oubliée*, 1952 et *Le Sommeil du juste*, 1952. Mohammed Dib : *La Grande Maison*, roman, 1952 et *L'Incendie*, 1954. Ce qui réunit ces premiers textes, c'est principalement la préoccupation de description et de témoignage sur la réalité sociale maghrébine, le caractère autobiographique des récits, une touche d'exotisme et de pittoresque censée à célébrer un espace familial, menacé par les effets de l'occupation étrangère.

Les textes ont une caractéristique commune, celle d'être porteurs d'une mission et d'un message précis : **exprimer le drame d'une société en crise, marquée par l'aliénation et la dépersonnalisation, traduire les mutations profondes subies par la société à l'époque de la décolonisation.** Ces traits communs, auquel on peut ajouter celui de raconter des histoires spécifiquement locales, sans se préoccuper de la forme et de la structure des écrits.

À partir de cette langue apprise sous la contrainte, puis par choix, les écrivains maghrébins usent de cet outil en reproducteurs dociles ou en créateurs inventifs. Un usager de la langue ne devient écrivain que lorsqu'il maîtrise la langue de base à laquelle il se réfère en y inscrivant son imaginaire. Avec la génération des « classiques », dans la décennie qui suit 1945, le rapport à la langue française évolue ; l'instrument linguistique est de mieux en mieux maîtrisé, les recherches esthétiques se font plus sensibles et le texte devient œuvre de création et non plus simple témoignage. Cette littérature se trouve confrontée au problème de la valorisation identitaire et de l'enracinement.

Ainsi, à partir des années 1945, naît au Maghreb une littérature en langue française qui délivrait un message réclamant la reconnaissance de l'identité maghrébine et l'indépendance du Maghreb.

« Un jour vint où certains commencèrent à se poser avec inquiétude les questions suivantes : sommes- nous cela ?, sommes-nous vraiment cela ?, ne sommes-nous donc que cela ? Nouveau conquistadors, ils se lancèrent dans l'aventure à la recherche de leur véritable identité. Ils voulaient être des hommes aux yeux de ceux qui les considéraient déçus, exclus de la communauté humaine, plus proche de l'animal qu'ils ne l'auraient jamais été. Dès qu'ils ont pris conscience de ce qu'ils sont réellement, ils ont manifesté le désir de se faire connaître de ceux qui les regardaient de haut, les exaspéraient par leur assurance, leur insuffisance et leur mépris. La politique est venue se greffer par la suite sur ce roman. Telle fut à mon avis, l'origine occulte, mystérieuse du mouvement littéraire qui a explosé en Afrique du Nord vers les années 1950. »
Ahmed Sifriou

Cependant cette littérature n'est pas née comme une génération spontanée. Les écrivains, avant de publier des œuvres de fictions, s'exprimaient déjà dans des journaux comme **Liberté et Alger républicain** et dans des revues littéraires comme **Forge, Soleil, Simoun ou Terrasses**. De son côté, **l'Ecole d'Alger** dont le but était l'édification d'un humanisme fraternel au niveau de la culture et de la création littéraire, offrit une tribune à ces écrivains algériens, grâce surtout à Emmanuel Roblès qui dirigea dans les années 50 la célèbre collection « Méditerranée » aux Editions du Seuil.

Seulement, les discours des uns (les français d'Algérie) et des autres (les algériens) n'étaient pas superposables. Chacun trouvait son compte dans la naissance de cette littérature née dans le sillage des Français progressistes.

Les cercles officiels voulaient voir ces œuvres comme l'aboutissement réussi de la politique d'intégration prétendument recherchée par le colonisateur. Les algériens quant à eux utilisèrent ces espaces de publication pour faire entendre un langage nouveau et donner une image d'eux différente de celle qui avait été tracée par les écrivains français.

Mouloud Feraoun reprochait à Albert Camus et à presque tous les écrivains français de n'être pas venu « jusqu'à nous pour suffisamment nous connaître ». Dans cette lettre à Roblès en 1959, il écrit :

« Vous les premiers, vous nous avez dit : Voilà ce que nous sommes. Alors, nous vous avons répondu : Voilà ce que nous sommes de notre côté. Ainsi a commencé entre vous et nous le dialogue. C'est resté en plan. Il a fallu se battre » Lettre à ses amis, le Seuil, 1969, p 154 ;

Les écrivains maghrébins s'emparèrent de la langue française pour dire, par eux-mêmes, ce qu'ils sont, ce vers quoi ils sont en marche, se souvenant des enseignements qu'ils ont reçus à l'Ecole Communale sur la Révolution de 1789. En revendiquant la différence par rapport à l'autre, le colon, ils revendiquèrent leur humanité. Le regard se fit intérieur. On parla du dédain :

« Cette littérature, bien qu'imparfaite va refléter pour la première fois dans les lettres françaises, une réalité algérienne qu'aucun écrivain, même Camus, n'avait eu le courage de traduire » Mostéfa Lacheraf

Les écrivains mirent à jour une manière d'être, de sentir et d'éprouver le monde. Créées donc dans un contexte historique et socioculturel précis, les œuvres restituèrent un sens de la dignité dans la misère et la pauvreté, un souci de l'opprimé, un sens de la solidarité dans l'épreuve. Des valeurs authentiques furent dévoilées à des lecteurs français :

« Nous avons voulu faire comprendre aux Européens ce qu'est l'Afrique sentie de l'intérieur. S'il n'y a pas beaucoup de lecteurs africains parce qu'il y a des problèmes d'alphabétisation, nous sommes condamnés à nous faire connaître, à faire connaître

notre pays a ceux qui portent des jugements erronés sur l'Afrique. Donc, nous sommes obligés d'écrire, hélas, si vous le voulez, pour les étrangers, pour vous les Européens. »
Mouloud Mammeri, Colloque d'Uppsala, 1967.

Ainsi, la génération des années 50 prit la parole pour dire le malaise, la différence. La parole s'imposa comme contrepartie du discours de l'autre. il ne faut pas perdre de vue que ces romanciers, qui remettent en question la présence coloniale en Afrique du nord, ne s'attaquent pas seulement au colonisateur, ils critiquent aussi les traditions archaïques, les coutumes dépassées et «les scléroses internes» des sociétés dont ils sont issus. D'un point de vue littéraire, les œuvres écrites par la nouvelle génération d'écrivains engagé sont été qualifiées de récits «ethnographiques». Ce sont des textes réalistes. Notons aussi que la majorité de ces romanciers ont été critiqués par les leurs pour complaisance avec le colonisateur en leur reprochant d'avoir dévoilé les vices de la société d'origine au profit de l'ennemi. Autrement dit, en dénonçant certaines pratiques sociales désuètes, ces écrivains, aux yeux de certains, sont complices

Même si l'énonciation de ce discours social et idéologique est fondamentalement incontournable, il n'en demeure pas moins que la littérature maghrébine connaît une évolution marquée par une recherche esthétique. Les écrivains transgressent les normes scripturaires codifiées par la tradition occidentale ; ainsi, ils consacrent l'essentiel de leurs créations à se forger des procédés poétiques qui peuvent désigner et dessiner les configurations multiples et variées de cette littérature.

Marc Gontard synthétise cette période de la littérature :

« Les premiers écrivains sont souvent des enseignants ou des intellectuels, formés à l'école coloniale, qui reproduisent dans un français académique, les modèles littéraires dominants valorisés par l'institution (le roman réaliste et le récit autobiographique). D'où un effet massif d'acculturation... »

Référence bibliographique

FAWZIA SARI MOSTEFA KARA, Lire un texte, Editions DAR EL GHARB, Oran, 2003.